

C'était pour elle un détail ; il s'agissait de sauver celui qu'elle aimait, qu'elle aimait peut-être plus ardemment encore maintenant qu'elle s'en sentait indigne, et, pour le sauver, elle eût passé à travers le feu : trempée d'eau, grelottant en dépit de la tiédeur de la température, elle entra dans l'eau une seconde fois, gagna la rive et, tenant toujours sous le bras l'arme dérobée à la panoplie de Mme Fleuret, elle s'avança vers la porte de l'usine.

Elle ne s'était pas trompée un moment auparavant, en ayant cru entendre marcher, car sur le seuil même de la porte, un homme se tenait, — celui que Fabian avait commis à la garde du prisonnier.

Que se passa-t-il alors dans la tête de la jeune fille : une hallucination lui montra-t-elle cet homme s'opposant à son projet, empêchant la fuite de Pierre, causant sa mort ? Toujours est-il qu'inconsciente en quelque sorte, elle étendit le bras, et la lame qu'elle tenait à la main disparut dans la gorge du malheureux.

Il tomba, mais, en tombant, il poussa un hurlement de douleur.

Alors, affolée, s'imaginant déjà entendre de toutes parts des rumeurs s'élever, elle enjamba le cadavre, se précipita dans l'intérieur de l'usine, et courant à l'endroit où pendait le câble commandant le mécanisme du pont-levis, elle s'y pendit de toutes ses forces ; puis, se précipitant vers la salle de la machine, ouvrit la porte, criant à Pierre :

—Vite... vite, suivez-moi...

Par le même chemin, elle le mena dehors et, en passant, ramassa le lamba et le chapeau de paille de l'indigène tué par elle ; de sa propre main, elle substitua sur la tête de l'officier le chapeau au casque colonial dont elle se coiffa, et l'enveloppa dans le lamba.

Après quoi, elle le poussa vers le pont-levis, et lui désignant un bouquet d'arbres de l'autre côté :

—Cachez-vous là, dit-elle, et attendez mon retour...

Quand elle le vit sur l'autre rive, elle retourna sur ses pas, rentra dans l'usine et, tirant sur le câble, redressa le pont-levis ; alors seulement, elle se sentit plus calme et, revenant vers le ruisseau, s'assura que le fugitif avait disparu.

Tout, de l'autre côté, était désert et silencieux.

En ce moment, un coup

de feu éclata et elle tomba dans l'herbe en poussant un gémissement, pendant que, du côté de l'habitation, une autre détonation éclatait comme un écho de la première.

XXVII — EXPLICATION ORAGEUSE

Avant de pousser plus loin notre récit, nous croyons que la première chose à faire est de satisfaire la curiosité des lecteurs : était-ce bien du côté de l'habitation que venait d'éclater ce second coup de feu, détonant presque simultanément avec celui qui renversait Pépita ?

Et de quelle nouvelle complication ce coup de feu était-il l'indice.

Pour répondre à cette double question, il nous faut remonter en arrière, oh ! pas de beaucoup, d'une heure ou deux seulement, de manière à revenir au moment où, croyant le blessé endormi, la fille de Fabian quittait l'habitation furtivement et dévalait avec prudence le sentier qui menait au ruisseau...

A ce moment-là exactement, Fabian, dans sa chambre, où nous

l'avons vu se retirer à la fin du repas silencieusement pris avec ses deux enfants, arpentait nerveusement le plancher ; une foule de pensées se pressaient tumultueusement dans sa cervelle, au point que, par instant, il se prenait la tête à deux mains, comme s'il craignait qu'elle éclatât.

C'est qu'en vérité, pour lui, la situation se compliquait singulièrement du fait de la résurrection de ce de Bérieux ; cela lui faisait deux prisonniers au lieu d'un, deux otages aussi, c'est vrai. Mais on a beau dire qu'abondance de biens ne nuit pas, il est des circonstances qui donnent aux proverbes des démentis, et la circonstance présente était de celles-là.

Toute la journée qui venait de s'écouler, il avait songé à cela, revoyant avec autant de netteté que s'il l'eût eue encore sous les yeux la silhouette de sa fille, avec son visage assombri, chagrin, méfiant, entendant — comme s'il l'eût eue encore devant lui — sa voix tremblante et remplie de réticences répondant à ses questions.

Et comme il en était arrivé à se demander si sa fille n'avait pas

menti en faisant celle qui ne savait rien, si elle ne lui avait pas caché la vérité en affirmant que de Bérieux était dans l'impossibilité de parler, voilà qu'il apprenait par Ali et Mohammed la démarche faite la veille au soir par le marquis et Perez.

Ah ! ce qu'il lui avait fallu de force de volonté pour se contenir, pour dissimuler, lui aussi, à son tour, et ne pas courir jusqu'à l'habitation demander des explications à Pépita, à Perez, à de Bérieux lui-même...

C'était donc là ce blessé endormi, depuis quinze jours dans un état comateux tel qu'il n'avait pu prononcer un mot !... Mais pour lui avoir menti ainsi, il fallait donc que de Bérieux eût parlé, lui eût fait part de ses soupçons, il fallait donc, surtout, que sa fille fut contre lui...

A cette pensée, un frisson l'avait secoué et, durant quelques secondes rapides, il avait eu la vision du châtimement qui l'attendait.

Alors, à partir de cet instant, un projet s'était formé dans son esprit et un peu de tranquillité lui était revenu ; mais à présent qu'approchait l'instant de mettre ce projet à exécution, quel-que trouble s'emparait

de lui et il avait comme une hésitation.

C'était un misérable, un traître, un lâche, un assassin même, puisque c'était sous les coups d'hommes commandés par lui qu'était tombé de Bérieux ; mais s'il avait le tempérament de faire verser le sang d'autrui, il tremblait à la pensée de le verser lui-même.

Et cependant, il n'y avait pour lui pas d'autre moyen que celui-là...

Voilà pourquoi, au fur et à mesure que l'heure avançait, il était plus angoissé, plus nerveux, plus hésitant... mais c'était une hésitation factice, étant bien résolu, au fond, à se débarrasser du blessé.

Durant une heure, qui, lui parut longue comme un siècle, il attendit ; puis, quand il fut certain que tout le monde dormait, il sortit sans bruit de sa chambre et s'aventura dans le couloir sombre, suivant à tâtons la cloison pour guider ses pas, jusqu'à ce qu'il rencontrât la porte de de Bérieux.

Là, il s'arrêta un moment, le cœur battant, non à la pensée du crime qu'il allait commettre, mais bien à l'appréhension d'une non réussite ; il ignorait que sa fille avait coutume de passer ses nuits au chevet du blessé, autrement qu'eût-il résolu ?



Comme hypnotisé, Fabian restait immobile. (Voir page 18.)